



N° 78/10 - 20 novembre 1978

LE PROPHETE ELIE DANS LE CORAN

Youakim MOUBARAC

Tiré de "Elie, le Prophète", Tome 2, Etudes Carmélitaines, 7/2/56 (Desclée).

Il existe deux mentions certaines du Prophète Elie dans le Coran (37/ 123-132 et 6/85). La première est un bref récit du début de la seconde période mekkoise (d'après le classement de Neildeke). Ce récit fait partie d'une série stéréotypée, la première du genre de péripécies narratives qui rappellent le souvenir de Noé, Abraham, Moïse et Aaron, Elie, Loth et Jonas. Voici le récit concernant Elie :

37/123 'Ilyâs fut aussi du nombre des Envoyés.
124 Quand il dit à son peuple : n'avez-vous donc aucune piété ?
125 Vous invoquez Ba'al et délaissez le meilleur des créateurs,
126 Dieu votre Seigneur et le Seigneur de vos ancêtres ?
127 Ils le traitèrent de menteur. Mais les voilà condamnés,
128 Excepté les serviteurs de Dieu sincères.
129 Nous l'avons perpétué dans la suite des générations.
130 Paix sur 'Il-Yâsîn.
131 C'est ainsi que Nous récompensons ceux qui font le bien.
132 Il est du nombre de Nos serviteurs croyants.

Comme il en est de la série dont il fait partie, ce récit vise uniquement, selon l'intérêt de la prédication prophétique de cette période, à la menace et à l'édification. Les auditeurs sont invités à se rendre aux exemples des messagers de Dieu, sauvés et récompensés, alors que les peuples auxquels ils sont envoyés subissent le châtement divin.

Le nom du prophète se trouve rapporté dans ce récit sous deux formes : 'Ilyâs et 'Yâsîn, la dernière étant en deux mots dans le texte. D'après Baydâwî (Commentaire du Coran, II, 277, lig. 17), 'Il-Yâsîn serait un doublet de 'Ilyâs comme 'Sînîn (95, 2) de 'Sînâ' (23, 20). La finale est sans doute commandée par la rime qui scande la majeure partie de la sourate et le mot s'y prête d'autant plus facilement que les deux lettres Yâ' et Sîn ainsi rendues chacune à sa valeur propre, sont ailleurs jumelées au début d'une sourate célèbre à laquelle elles donnent son nom (Sourate 36, Yâ-Sîn).

Le prophète Elie est encore mentionné dans la série de prophètes qui termine le récit de la conversion d'Abraham :

6/84 Nous lui fîmes don (à Abraham) d'Isaac et de Jacob, ayant bien guidé chacun d'eux, comme auparavant Nous avons bien guidé Noé, - et dans la descendance d'Abraham : David, Salomon, Job, Moïse et Aaron -, c'est ainsi que Nous récompensons ceux qui font le bien.
85 Et Zacharie, Jean, Jésus et Elie, qui furent chacun du nombre des justes ;

86 Et Ismaël, 'Ilyasa' (Hénoch ?), Jonas et Loth, que Nous avons préférés chacun au monde,
87 Ainsi qu'une partie de leurs ancêtres, de leur descendance et de leurs frères, les ayant choisis et guidés dans une voie droite.

La sourate 6 étant de la troisième période mekkoise, cette série de prophètes est la première dans le Coran à systématiser en quelque sorte leur succession dans la descendance d'Abraham, à l'exclusion des envoyés aux peuples "arabes" (Hûd, Salih et Shu'ayb, cf. S. 26). Aussi est-il intéressant de remarquer qu'à l'intérieur de cette série, le nom de Ilyâs est intégré dans le groupe néo-testamentaire, celui-ci pouvant être considéré comme le dernier, malgré le groupe qui le suit et qui demeure, on le sait, marginal dans la prophétologie coranique.

Cette place du prophète Elie au bout et comme au sommet de la prophétologie coranique, nous met sur la voie de l'identification qui a été faite de lui par la Tradition islamique avec le Serviteur de Dieu, maître de Morse, dont il est question à la sourate 18, vv. 60 et [ss. et](#) qu'on a appelé aussi Khadrî ou Khêdr.

Voici un essai de traduction de ce texte mystérieux et difficile :

- 6/59 Et quand Moïse dit à son jeune Serviteur : "Je n'aurai de cesse que je n'aie atteint le Confluent des Deux Mers, dussé-je marcher un siècle"
- 60 Mais lorsqu'ils eurent atteint le Confluent des Deux Mers, ils oublièrent leur Poisson qui, s'étant faufile, prit son chemin à travers la mer
- 61 Ayant dépassé l'endroit, (Moïse) dit à son Serviteur: "sers-nous notre repas, nous avons éprouvé de la fatigue après un tel voyage".
- 62 (Le Serviteur) dit: "Vois-tu? Lorsque nous nous sommes abrités contre le Rocher, j'ai dû oublier le Poisson. Et ce ne peut être que le Satan qui me l'a fait oublier. Autrement je m'en serais souvenu. Il a dû prendre à travers la mer ! Chose étrange !".
- 63 (Moïse) lui dit : "Voilà bien ce que nous cherchions !". Et ils se mirent à refaire leur chemin pas à pas, comme ils étaient venus.
- 64 Ils trouvèrent un Serviteur des Nôtres auquel Nous avions départi une Miséricorde de chez Nous et enseigné de Notre part une Science.
- 65 Moïse lui dit : "Puis-je te suivre afin que tu m'enseignes ce qui t'a été enseigné en fait de Sagesse ?".
- 66 (Notre Serviteur) dit : "Tu ne saurais avoir de Patience avec moi. Et comment serais-tu patient pour *ce* que tu n'as pas compris dans ton Expérience ?".
- 68 (Moïse) dit : "Tu me trouveras, si Dieu le veut, patient et je ne résisterai à aucun de tes ordres".
- 69 (Notre Serviteur) dit alors : "Si donc tu me suis, ne m'interroge sur rien, jusqu'à ce que je t'en aie moi-même donné une Explication".
- 70 Ils s'en allèrent tous deux jusqu'au moment où étant montés dans la Barque, (Notre Serviteur) y fit une brèche. (Moïse lui) dit : "Y as-tu fait une brèche pour noyer ses gens ? Tu viens de commettre là une chose répréhensible".
- 71 Il répondit : "Ne t'ai-je pas dit que tu ne saurais avoir de Patience avec moi ?".
- 72 Moïse lui dit : "Ne me reprends pas pour un oubli et ne m'accable pas trop rudement pour ce que je viens de faire".
- 73 Ils s'en allèrent tous deux jusqu'au moment où ils rencontrèrent un jeune garçon que Notre Serviteur tua. "Comment ? lui dit (Moïse), tu auras tué un innocent qui n'en a point tué d'autre ? Tu viens de commettre là une chose impardonnable".
- 74 Il répondit : "Ne t'ai-je pas dit que tu ne saurais avoir de Patience avec moi ?".
- 75 (Moïse) dit : "Si je t'interroge encore sur quelque chose, refuse ma compagnie. Tu auras obtenu de ma part une excuse".
- 76 Ils s'en allèrent tous deux jusqu'au moment où ils arrivèrent auprès des gens d'un village auxquels ils demandèrent à manger. Ceux-ci leur refusèrent l'hospitalité. (Les deux voyageurs) trouvèrent là un mur qui était sur le point de tomber. (Notre Serviteur) le releva. (Moïse lui) dit : "Tu l'aurais voulu que tu auras pu t'en faire attribuer un salaire ?".
- 77 Il dit : "Voilà de quoi nous séparer l'un de l'autre. Je vais te révéler l'Interprétation de ce sur quoi tu n'as pu avoir de Patience.
- 78 Quant à la Barque, elle appartenait à de pauvres gens qui travaillent sur la mer. J'ai voulu l'endommager parce qu'il venait derrière eux un roi qui prenait toutes les barques de force.
- 79 Quant au jeune garçon, ses parents étaient croyants et nous avons craint qu'il ne les accablât de Perversité et d'Impiété.
- 80 Nous avons donc voulu que leur Seigneur leur donnât en échange un fils meilleur que lui en piété et qui fût davantage proche d'eux par l'affection.

- 81 Quant au mur, il appartenait à deux jeunes orphelins de la Ville et il y avait dessous un trésor qui leur revenait. Leur père était un homme de bien et ton Seigneur a voulu qu'ils parviennent à maturité et qu' alors ils puissent extraire leur trésor comme une Grâce de ton Seigneur.
- 82 Je n'ai donc pas fait cela de ma propre Initiative. Voilà l'Interprétation de ce pour qiiioi tu n'as pu avoir de Patience".

On ne saurait élucider ici les difficultés de ce texte, que la traduction aurait été incapable de rendre par elle-même. Il importe seulement d'en dégager la structure et d'explicitier les différentes notions religieuses qui y sont utilisées. On verra par le fait même ce qu'il en est du mystère du gouvernement divin que le Coran veut illustrer dans cette sourate, et ce sera autant de matière pour servir à la présentation du prophète Elie, identifié avec le personnage reconnu - nous verrons de quelle façon - comme le personnage principal de notre récit.

Ce texte se divise en deux parties d'extension et de valeur inégales (vv. 59-63 et 64-81), la première n'étant qu'un préambule à la seconde. Chacune de ces parties mobilise deux personnages : Moïse et son jeune serviteur d'abord ; le Serviteur de Dieu et Moïse ensuite. Le serviteur de Moïse disparaît donc dans la seconde partie. Il n'avait de fait aucun caractère personnel, pas plus que Moïse n'en gardera en présence du Serviteur de Dieu, face auquel il ne sera plus, à son tour, qu'un compagnon. Tout l'intérêt du récit finit donc par être concentré sur le Serviteur de Dieu, lequel n'a cependant d'importance que dans la mesure où il explicite le dessein de celui qu'il représente, le seul personnage en définitive de l'histoire, Dieu.

Pour servir ce but essentiellement religieux, le texte utilise, même quand il ne s'agit que de faits et gestes familiers, un ensemble d'expressions et de notions typiques, dont un certain nombre sont des hapax, et méritent d'être notées. D'autres, employées en divers passages de cette même sourate, en marquent l'unité fondamentale d'inspiration et de composition, et font participer notre récit de l'intérêt reconnu à l'ensemble.

Moïse.

Parmi les faits et gestes de Moïse, notons les termes qui marquent sa volonté déterminée d'atteindre le Confluent des Deux Mers :

- "la abrahu" : "Je n'aurai de cesse", employé ici intransitivement, comme dans 20, 93. Le seul emploi qui soit encore fait de cette racine est transitif, 12, 80.
- "Hatti 'ablughu" : "que je n'aie atteint". La racine BLG est employée 4 fois dans ce récit (18, 59, 60, 75 et 81) et 3 fois dans le récit d'Alexandre (18, 84, 89 et 92).
- "Aw 'ambi huquba" : "dussé-je marcher un siècle". Ce dernier mot est un hapax. Le pluriel "ahqab" est dit ailleurs 'une seule fois, 78, 23, de la Damnation éternelle.

Pour exprimer sa fatigue au bout du voyage, Moïse dit : "laqad laqina safarina'min haza nasaba". La racine LQY employée dans le même récit (18, 73) pour dire simplement "rencontrer" revêt ailleurs dans le Coran l'idée d'un affrontement désagréable (8, 15 ; 3, 137 ; 17, 14 ; 47, 4 ; etc...). Il y a quelque chose de cela dans les propos de Moïse, qui ne veut pas seulement nous confier le sentiment d'une fatigue quelconque. Celle-ci est dite "nasab", emploi à rapprocher principalement de 94, 7-8, texte particulièrement imprégné de sentiment religieux (c'est Dieu qui parle au Prophète) : "Et quand tu seras dépourvu (de piété), donne-toi de la peine et désire ardemment après ton Seigneur". La fatigue de ce voyage qui n'a certes rien de commercial ou de touristique, n'est donc pas une fatigue commune.

Enfin au bout de leur étape Moïse dira : "dhalika ma kunna nabghi". BGY revêt trois significations différentes dans le Coran : "dépasser" (55, 20, "une barrière entre les Deux Mers qu'elles ne dépasseront point"), "commettre l'injustice" (42, 26 ; 10, 24) et "désirer ardemment" (après Dieu, 6, 164, ou la voie de Dieu, 3, 94, la religion, 3, 77 ; etc...). C'est ce dernier sens qui est voulu ici, alors qu'il ne s'agit sans doute sur les lèvres de Moïse que d'une pointe d'humour.

Le jeune Serviteur de Moïse.

Ce sont des termes également expressifs qui sont mis sur les lèvres du jeune Serviteur de Moïse pour dire les menus détails de leur curieuse aventure. Notons auparavant l'appellation du dit

Serviteur. C'est un "fatâ". Cette appellation qui a donné "Futuwwa", signifie, en même temps que l'idée de service, celle de jeunesse et de générosité, avec un certain mépris de l'honorabilité (par opposition à "Muruwwa"). Sont dits fatâ dans le Coran : Joseph 12, 30, 36, 62 ; Abraham brisant les idoles 21, 61, et, dans cette même sourate, les gens de la Caverne, fityat 18, 9 et 12.

Le Serviteur de Moïse dit : "Idh 'awayna ila 'l-Sakhrat", "quand nous nous sommes abrités contre le Rocher". Cet emploi de 'AWY' appelle de nombreux rapprochements : Dans la même sourate, c'est le mouvement des jeunes gens qui se réfugient dans leur Caverne (18, 9 et 15). C'est ailleurs le mouvement du croyant qui se réfugie auprès de son Seigneur (11, 80). C'est encore le mouvement de Dieu lui-même qui prend auprès de Lui un orphelin abandonné, le Prophète notamment (93, 6 ; cf. 8/26). La même racine est employée pour dire le refuge qui a été donné à Jésus et à sa mère, sur une colline de paix assurée et de sources vives,

23, 52. Enfin, selon une signification eschatologique encore plus claire, l'Enfer est dit être le "ma'wâ" des méchants, 79, 39. Mais combien plus expressif est cet emploi, dans la vision initiale du Prophète, pour désigner le Jardin auprès duquel (il n'a pas dû y pénétrer) il a été transporté, et où doivent s'échanger les secrets de l'intimité divine : "indaha Jannatu 'l-Ma'wâ" (53, 15).

Le serviteur de Moïse dit encore avec une insistance fort curieuse, quand on sait par ailleurs le goût du Coran pour les tournures elliptiques: "J'ai oublié le Poisson et je n'ai dû l'oublier que par le fait du Diable qui m'a empêché de me le rappeler", 18, 62. Cette mention du Diable (le Shaytân) entre les emplois répétés des racines NSY et DKR est sans doute voulue. L'oubli est en effet une œuvre typique de Satan dont le rôle est précisément de détourner les hommes du Dhikr, du souvenir répété de Dieu, 6, 67 et 12, 42. Mais l'homme y arrive bien tout seul, 20, 118, chose que Dieu abhorre au point qu'Il oublie l'homme de son côté, 9, 67, et va jusqu'à lui faire perdre la conscience de soi, 'ansahum anfasahum', 59, 19. Ailleurs le Prophète est engagé à ne point oublier ce qui lui est récité, 87, 6 et dans cette même sourate où les deux racines NSY et DKR sont pareillement associées, 18, 55, le Prophète est invité à se souvenir de son Seigneur quand il l'aura oublié, "w'adhkur rabbaka 'idha nasita", 18, 23.

Le Poisson.

Le fait divers de l'oubli du Poisson est donc élevé par ces concordances multiples ou simples assonances au rang d'un fait merveilleux. Mais il n'est pas jusqu'au mouvement du Poisson qui "se faufile et prend librement son chemin à travers la mer", qui ne soit pareillement rehaussé dans le plan général du récit. L'expression "'ittakhadha sabilahu" est connue dans le Coran et y revêt habituellement un sens fort et profondément religieux. Elle est employée pour signifier le mouvement du converti, 78,39 ; 76,29 ; 33,19 ; qui s'en va ou revient vers son Seigneur. Aussi le verbe 'ittakhadha marque-t-il une idée de choix bien déterminé. C'est celui que font les méchants, des idoles ou de leurs amis, à l'exclusion de Dieu (2,156 ; 3,57). Mais c'est encore celui de Marie qui prend le voile de la Virginité, 19, 17, et de Dieu même qui n'a pris ni fils ni compagne (72, 3 ; 19,35, 92, etc...), qui se choisit Abraham pour ami, 4, 124.

L'emploi de l'expression 'ittakhadha sabilahu' est renforcée pour marquer le mouvement du Poisson, par le terme employé adverbialement de "saraba". C'est encore un hapax. Il indique le mouvement même de l'eau qui s'écoule ou s'infiltre, et se trouve donc ici particulièrement expressif.

Plus bas, la même expression est doublée d'un autre terme pareillement employé comme adverbe : "ajaba". Il indique la réaction de celui qui constate le curieux phénomène : "quelle chose étrange !".

Tout cela nous invite à en faire autant, et à découvrir la portée du récit et la présentation de son personnage principal, non plus seulement dans les expressions des menus détails du voyage mystérieux, mais dans celles qui déterminent directement sa consistance religieuse. C'est l'apport, principalement, de la seconde partie de notre récit.

Le Serviteur de Dieu.

Le jeune Serviteur de Moïse était appelé "fata". Le Serviteur de Dieu est appelé "'ABD". C'est la dénomination classique de celui qui est voué tout autant au culte de Dieu, qu'à l'exécution de Son dessein sur le monde, selon une compréhension spéciale de Foi. 'Abd est dit de plusieurs prophètes : Noé, 17, 3 ; 54, 9 ; Salomon, 38, 30 ; Job, 38, 44, etc... Cela est dit spécialement du Prophète, 2, 21 ; 8, 42 ; 18, 1 ; 25, 15 ; 53, 1 ; et surtout de Jésus, 9, 31 ; 43, 59 ; 4, 172 ; cf. 19, 94 ; etc...

Moïse et son jeune Serviteur le "trouvent". "Wajada" employé trois fois dans cette même sourate (récit d'Alexandre, 18, 84, 89, et 92), ne désigne pas une rencontre fortuite, mais une découverte comme préméditée et occasionnée par Dieu. C'est une "Invention" (wujud). Ailleurs c'est Dieu qui trouve ou qui est trouvé, 24, 39 ; 7, 44 ; 72, 22 ; 93, 7 et 8.

Le Serviteur de Dieu est caractérisé comme ayant reçu en partage une Miséricorde, Rahmat, et une Science, 'Ilm, de Dieu. Ces deux sortes de dons sont gouvernés ensemble par le verbe 'Ata. C'est le même verbe qui est employé pour dire qu'une grâce ou révélation a été déparée à un prophète : les signes, 17, 103 ; 2, 209 (cf. 18, 84), le Livre, 19, 31, le Coran 15, 87, l'Evangile, 5, 50, les Psaumes, 4, 161, la Sagesse et la Royauté 2, 252 ; 31, 12, d'une façon plus générale la Piété, 47, 17 et par-dessus tout le Hudâ, 32, 13, ou Election et Manuduction par Dieu dans le Chemin de la Foi.

De son côté Rahmat doit être situé par d'autres termes qui lui sont pareillement associés : avec hudâ, 12, 111 ; 6, 155 etc... nous avons ghufîrân ou maghfîrat (pardon 3, 151) ; rudwan (bienveillance 9, 21) ; fadl (bienfait 17, 89) ; mawaddat (affection 30, 20). Dans cette même sourate, cf. 18, 15, 81, (cf. 80) et 97. Rappelons enfin que Rahmat reporte naturellement au titre éminent de Dieu dans le Coran comme dans l'Arabie ancienne. Al-Rahman (57 fois, plus les "basmatat" et les autres emplois de Rahim, Arham Al-Rahimin et Du'l-Rahmat, 18, 57).

Quant au jumelage de Rahmat et de 'Ilm, il est classique dans le Coran. Voir surtout 40, 7 : "Seigneur, Tu contiens toutes choses dans Ton amour miséricordieux et Ta science". L'Omniscience de Dieu donne la mesure de Sa Miséricorde. Celle-ci "comprend" (voir infra) tout ce qu'Il connaît. Aussi n'est-il pas rare de voir les effets de cette Miséricorde désignés en termes de "Science" : bayyinat (preuve évidente), 11, 30 et 66 ; âyat (signe), 19, 21 ; dhikrâ (fait ou parole équivalent à un "rappel" d'ordre prophétique et religieux), 21, 84 ; 29, 51 ; hudâ : le "Livre de la Science" est dit être "hudâ et rahmat" 7, 50.

La "Science" dont il s'agit ici est donc proprement une connaissance de Foi. Son assurance s'oppose aux fluctuations de l'opinion, le "dhann" (4, 156). Car elle ne repose pas sur des raisonnements humains, mais sur une communication directe de Dieu, 19, 44 (cf. 29, 48 et 30, 56). Elle répond d'ailleurs à l'attribut de Dieu fréquent dans le Coran, 'Alim (près de 150 fois) et celui, plus rare mais très typique, de 'Allam Al-Ghuyub (5, 108, 116 ; 9, 79, etc...). Rappelons que parmi ces connaissances cachées, ces "ghuyub", il en est une éminemment, c'est la connaissance de l'Heure, 'Ilm al-Sa'at 31, 34. Jésus en est le "Signe". Mais tout événement prophétique en est l'annonce, et comme une participation anticipée.

Le 'Ilm est associé généralement avec Hukm, pour donner à la Science prophétique de Foi le caractère d'une "Sagesse" 11, 12. Dans notre texte, c'est un terme équivalent qui est utilisé, le Rushd, 18, 65 ; d'où le qualificatif de Rashid, autre attribut divin. On le retrouve deux autres fois dans la même sourate (18, 24, sous la forme Rashad, et 18, 10, où il est associé avec Rahmat).

Enfin un troisième terme désigne cette connaissance que l'on a par communication spéciale de Dieu, c'est le Khubr. Cela répond encore à un attribut divin : Khabir. Dieu est le "bien renseigné". Au sens des commentateurs, cet attribut serait même plus profond que celui de 'Alîm. Il a pourtant une saveur tout expérimentale. Le Khabîr est un "expert". Quoi qu'il en soit, c'est une même tournure de phrase qui est employée pour Khubr comme pour 'ilm : ils sont tous deux gouvernés par le verbe "ahata" qui veut dire littéralement "comprendre". L' "Expérience" tout comme sa "Science" religieuse "comprennent" de toutes parts les choses auxquelles elles se rapportent.

'Ilm, Rushd et Khubr, effets de la Rahmat de Dieu, se rapportent à un ordre de choses désigné par le terme très intégral de 'Amr. 'Amr est à la fois Parole, Oracle, Acte et Dessein de Dieu. A la fin de notre récit, le Serviteur de Dieu dira : "Je n'ai pas fait cela de ma propre initiative, min "amrî"". Bien supérieure à celle de l'homme, c'est la volonté de Dieu qui en aura déterminé ainsi. C'est à Dieu en effet qu'appartient tout "Amr" : Al-'Amru lillâhi kulluhu", 13, 30 ; 3, 148 ; 4, 50 ; 3, 105. Son 'Amr est coextensif à la Création, 7, 52. Il s'est exprimé éminemment dans le Kun ou Fiat qui, en rapport avec le mystère de la Création ou de la Résurrection, est dit de la génération de Jésus dans le sein de Marie, 21, 91 ; 19, 21. L'Esprit est aussi comme le Verbe, le fait du 'Amr de Dieu, 17, 85 ; cf. 97, 4. C'est enfin de ce même mystère du vouloir divin que dépend, réponse à un ordre autant que correspondance à une grâce, le fait d'être religieux : "J'ai reçu l'ordre de rendre un culte, 27, 9, d'entrer dans l'Islam", 6, 14, "Umirtu". Tel est l'ordre que reçut Abraham sous le signe de l'immolation de son fils, et celui-ci lui avait dit : "Mon père, fais ce qui t'a été ordonné, 'ira' ma tu'mar" 37, 102. Abraham fut obéissant et devint ainsi le premier des Musulmans, c'est-à-dire des croyants qui se soumettent à la volonté de Dieu, cf. 37, 103 et 111.

C'est donc l'obéissance qui est la caractéristique principale de celui qui entre dans l'Islam comme dans une voie spirituelle. En bon disciple, Moïse dit au Serviteur de Dieu comme à son Murshid (Directeur de conscience) : "la a'si laka 'amran", "je ne regimberai à aucun de tes ordres" 18, 68. 'Sy est employé pour désigner l'acte de rébellion contre Dieu (20, 119, rébellion d'Adam) ou contre ses Apôtres (Abraham 14, 36 ; l'Apôtre 33, 36 ; 4, 14). C'est l'attitude propre du Diable, 19, 45. Enfin il est mentionné spécialement que Yahyâ (Jean-Baptiste), ne fut pas "asiyya" (rebelle), 19, 14.

A 'Asy, s'oppose 'Ittaba'a. Moïse dit encore au serviteur de Dieu : "Hal'attabi'uka", "puis-je te suivre ?" 18, 65. Cela désigne la soumission à une règle de conduite qui correspond à une voie religieuse. 'Ittaba'a est employé avec Millat, 4, 125 ; 12, 38 ; 6, 16 ; avec Hudâ 20, 4. Il est usité quatre fois dans cette même sourate, 18, 58, 89, 92 et auparavant 18, 28, à rapprocher de 28, 50 : On y voit le dhann (l'opinion personnelle que nous avons reconnue tout à l'heure) et le hawU(fî mouvement naturel, pour ainsi dire, de l'âme animale non soumise à l'inspiration de la grâce) associés avec 'ittaba'a, contre le hudâ, ce qui correspond pratiquement à se détourner du souvenir de Dieu, Dhikr Allah.

Enfin l'obéissance étendue à la mesure du Temps s'appelle la "Patience". C'est le Sabr. Inutile d'insister sur cette notion fondamentale, il suffit de se reporter à ses multiples emplois dans notre récit (18, 66, 67, 68, 71, 74, 77 et 81). C'est vraiment la Patience qui est la qualité essentielle du Disciple, tout comme du Prophète lui-même et de tout croyant. Elle est d'ailleurs intimement liée avec l'exercice de la Prière. C'est elle en tout cas, et elle seule, qui apprête le cœur à recevoir quelque communication (dhikr 18, 69 ; naba', 18, 77 ; ou ta'wil, 18, 81) sur le mystère du gouvernement divin.

Elie ou le Type du Prophète, Serviteur de Dieu:

Au terme de ces considérations, il n'est guère besoin d'un grand effort de synthèse pour reconnaître en Elie, identifié avec ce Serviteur de Dieu dont nous venons de suivre les faits et gestes, le Type parfait du Prophète et Maître des Prophètes. Sans autre caractère personnel que celui d'être "l'instrument" de son Seigneur, c'est lui qui a été mandaté pour mener dans la voie de Dieu ceux-là qui ont déjà reçu de sa part, comme Moïse, de grandes tâches prophétiques et législatives. C'est lui qui leur découvre cette voie dans laquelle ils étaient engagés sans le savoir. C'est à lui qu'appartient cette "Science" ('Ilm, Rushd, Khubr) de les initier au mystère de la volonté de Dieu sur le monde ('Amr), et d'interpréter ses réalisations sur les différents individus. Pour cela, il engage surtout à la "Patience" (Sabr). Celle-ci étant le fait de l'Obéissance étendue à la mesure de la Durée, un dernier ensemble de correspondances coraniques nous dira sa dimension dernière, eschatologique.

Elie a été "trouvé" par Moïse et son jeune Serviteur au-delà du "Confluent des Deux Mers". Pour identifier, s'il était possible, la localité dont il s'agit, il convient de se reporter à la sourate primitive al-Rahman, 55, 19, qui énumère toutes les œuvres de la Création, en les groupant deux par deux. Aussi "les Deux Mers" dont il est question ici et là, 55, 19 et 18, 59, seraient-elles, d'après un troisième texte, 25, 5, l'une, l'étendue d'eau douce et l'autre, étendue d'eau salée (autrement dit les fleuves et la mer, "maria et flumina") séparées par un "barzakh" 55, 20, c'est-à-dire une barrière infranchissable ("hajiz", 27, 62 ; comp. avec "sadd", 18, 91 et dans le même récit, "jidar", 18, 76). Ce dernier passage (55, 20) a fait songer les commentateurs au débouché du Tigre et de l'Euphrate dans le Golfe Persique. Mais cette localisation naturellement imprécise reporte sans doute, comme celles que l'on trouve ensuite dans le récit d'Alexandre (18, 84, 89 et 92), à une distance qui marque davantage une dimension temporelle que spatiale. Aussi l'emploi de "huqub" (voir supra), durée pratiquement incalculable qu'il faut pour y parvenir, s'accorde-t-il sous ce rapport avec celui de Majma'. La racine JM' (qui s'oppose à celle employée dans la sourate al-Rahman 55, 20, MRJ, "Il a étendu les Deux Mers") est ailleurs dite surtout de Dieu. C'est Lui qui unit comme c'est Lui qui sépare, 3, 7 ; 18, 99. Aussi le Jour du Jugement qui est soumis à sa seule autorité est-il appelé "Yawm al-Jam", le Jour du Rassemblement, 64, 9 ; 3, 7 ; 42, 5, comme il est dit ailleurs "Yawm al-Fasl", le Jour de la Séparation (entre les bons et les méchants), 77, 38.

La présence d'Elie est donc liée en Islam comme parmi nous à cette volonté finale de Dieu sur le monde, que nous croyons être, d'après l'association 'Ilm-Rahmat et sous le signe de Jésus ('ilm al-Sa'at), davantage de miséricorde que de châtement. C'est jusque-là, en tout cas, que notre Patience doit nous porter, 'in sha' Allah, 18, 68 (cf. 37, 102).

Paris
Youakim MOUBARAC

ELIE ET SON ROLE TRANSHISTORIQUE, KHADIRIYA, EN ISLAM

Louis MASSIGNON

C'est peut-être en Islam que le rôle transhistorique de la personnalité immortelle du Saint est perceptible avec le plus de dépouillement et de netteté : à propos d'Elie.

Entre l'enchaînement des générations humaines, la transmission normale des inventions et découvertes de notre science, grâce à des constructions stables, "héritables", qu'il s'agisse des demeures familiales ou des hôpitaux, ou des administrations légales, - d'une part, et l'affiliation spirituelle aux grâces sanctifiantes, qui assainissent par interruptions et saccades la masse de l'humanité pécheresse -, il y a une différence profonde. Le temps discontinu que domine l'affiliation spirituelle, assez semblable en cela à l'aevum angélique, diffère de la durée continue et appesantie, misérable, de la création matérielle. Et ce n'est qu'en apparence, et très provisoirement, que des institutions comme les sacrements et les ordres religieux établissent une continuité authentique nous réservant accès aux merveilles de la grâce divine, ici-bas.

Au-dessus de la Loi, c'est la liberté même de Dieu que l'affiliation spirituelle nous offre, avec le sens de notre prédestination à l'amour, le sien. Il nous fait donc participants à sa Passion pour l'humanité, pour l'univers qu'Il a créés, - au rêve d'entre tous les rêves de beauté spirituelle les plus impossibles (matériellement) qu'Il leur suggère par ses Saints. Et c'est le sens sublime du dialogue au Tabor, entre Moïse et Elie, dialogue qui transfigure le Christ : dans la conjonction de la Loi et de la Grâce, du prophète et du Saint, de l'inspiration ouïe (ilham) et de la révélation constatée (wahy), du Corps et de l'Ame, du Serment et du Vœu ; intersigne décisif de la prédestination réalisée.

L'Islam, au centre de la sourate XVIII du Qor'an, qu'on peut bien appeler "l'Apocalypse de l'Islam", évoque un autre dialogue, entre les deux mêmes personnages, Moïse, le prophète, et un Sage anonyme (Khadir-Eliyas, selon la tradition, c'est-à-dire Elie). Dialogue sur la prédestination, la vocation religieuse, et le directeur spirituel (murshid). Elie, le Sage anonyme, devient le directeur spirituel de Moïse.

Ce "télescopage" transhistorique faisant d'Elie, le contemporain matériel de Moïse, fait partie de ces "percées" brèves et dures du Qor'an, qui, par un retournement anticipé du "Doomsday Book", du Livre du Jugement, remontent ainsi à nos origines. N'oublions pas que l'archétype élianique figure dans l'Evangile à propos du baptême par saint Jean, et à propos de la descente de Croix : en dehors de toute chronologie.

C'est qu'Elie est d'abord un Nom, secrètement divinisant, paternel : "Jahvéh est mon Dieu" : celui qui n'a plus rien à son Dieu ; c'est une locution théopathique dans le Feu de l'esseulement mystique : "Katonda wange", disait Charles Lwanga, martyr de la chasteté virile, lié à son bûcher solitaire, répétant ainsi "Dieu mien" jusqu'à ce que le Feu monte à son cœur, qui s'arrêta (3. VI. 1889). Elie est le nom de toute âme vouée, vierge par élection, au seuil du sanctuaire de la Présence. Précurseur de la Justice (et donc du Messie), patriarche des ermites Esséniens, secours des désespérés à qui il inspire des rêves prophétiques, le Juif Elie, et cela est très remarquable, a été aperçu par les grands Israélites qui ont vu ses apparitions prémonitrices, sous l'aspect d'un Arabe nomade, d'un bédouin : dès avant la fondation de l'Islam.

"Eloi", ce cri "élianique" du Christ mourant, c'est : "mon Dieu", "je n'ai plus de Toi que ton Nom inaccessible, puisque Tu m'as retiré Ta présence paternelle". Il convenait éminemment à l'Islam arabe, issu d'Ismaël l'exclu, que même le nom propre d'Elie lui soit retiré, et c'est sous une simple épithète "al-Khadir", le Verdoyant, voile coloré d'un Sage anonyme, que la fonction propre d'Elie dans l'histoire du monde est manifestée par la sourate XVIII. Le nom "Ilyas" figure bien dans deux autres sourates (VI, 85 ; XXXVII, 123-130), mais comme simple rappel de la Bible ; et en allusion probable au plus vieux nom de Jérusalem dans les Hadith "Iliya" (sic : d'"Aelia Capitonna"). "Al-Khadir" doit nous rappeler à la fois que la couleur "liturgique", "spirituelle" de l'Islam (dans tous les rêves) est le Vert, et que la protection d'al-Khadir s'étend d'abord sur les marins, sur la "Très Verte", sur la mer.

Les Musulmans, dans la vie de prière des croyants, ne recourent guère à leur ange gardien (l'ange est inférieur à l'homme selon les sunnites), qui, d'ailleurs, n'a pas de rôle communautaire. En revanche, ils recourent à al-Khadir, comme à l'Ange de la Sanctification de la Communauté.

Il suffit qu'on mentionne son nom dans une conversation pour que l'interlocuteur ajoute immédiatement le saluant comme présent : "wa'alaykum al-salâm" : "et que la Paix soit sur vous". C'est le directeur spirituel universel. Dès le début de l'Islam, c'est sur l'inspiration d'al-Khadir que les mystiques, depuis Ma'rûf Karkhî ont propagé des prières pour "salâh al-Umma". , "le bien de la Communauté" (sans y mentionner de recours à l'intercession du Prophète ou d'Abraham.

Ses apparitions dans l'histoire musulmane sont innombrables, dès les origines ; et, tout comme dans la Chrétienté, elles n'ont pas toujours été vraiment élianiques ; de nombreuses impostures ont été propagées en Islam, comme d' ailleurs en Chrétienté (Dowie, Vintras) "au nom d'Elie".

Nous donnons ici : des documents sur la "liturgie dévotionnelle" contemporaine (et immémoriale) concernant Elie. - Puis sur les "chaînes spirituelles" et "frocs" ou "scapulaires" musulmans remontant à Elie -. Enfin l'analyse de la sourate coranique XVIII ; avec références aux interprétations trop souvent littéralistes, nominalistes, des commentateurs, tant musulmans qu'européens, sur cette sourate.

I. DOCUMENTS SUR LA DEVOTION A KHADIR-ELIYAS

Le peuple musulman vénère Khadir à certaines dates, et dans certains lieux où il est apparu à plusieurs.

Les dates prouvent qu'il s'agit d'une "survivance" judéo-chrétienne, puisque ce sont des dates solaires, officielles dans l'ancien calendrier impérial ottoman ; le 20 tammûz (juillet : julien) ou le 6 ayyâr (mai : julien) ; dans ce dernier cas (cas de l'Arménie, le Raz Khadir divise en deux l'année ; - et le 23 nîsân (avril : julien), ce qui identifie Khadir avec saint Georges de Lydda.

Les lieux : d'abord à Haïfa (en Israël), en deux endroits : la grotte de Khadir-Eliyas, sous l'église-mère de l'Ordre latin du Carmel (j'y ai souvent vu, avant 1948, des mères musulmanes venant y faire bénir leurs enfants) ; et à 24 km au sud, à la Mukhraqa, lieu de l'ordalie, où le Feu brûla devant Elie et les prêtres de Baal (alentour, il y avait, jusqu'en 1948, des bergers Druzes). Puis à Sainte-Sophie d'Istanbul (Aya Sûfiyâ), sous le Tûp Qandîl, pilier couvert d'une plaque de métal depuis Mehmet II Fâtih ; Khadir y apparaît à qui l'a prié durant quarante jours (lien de Khadir avec la mystérieuse Quarantaine). Il est notable que le "Sage" de la sourate XVIII soit ainsi invoqué dans l'église dédiée à la Sagesse divine.

A Kûfa (Irak), au Masjid Sahla, où les Shi'ites viennent l'invoquer pour qu'il réapparaisse ; pour annoncer (munâdî) la venue de Mahdi. - Aux Indes (Murshidabad, Bakhar, Maldives).

A Fès à Sidi Harazem (= Hirzahim) ; c'est là qu'Ibn al-Dabbâgh eut sa vision qui lui fit fonder l'ordre des Khadiriya.

Signalons encore les maqâm al-Khadir : en Irak (à Bagdad, et à al-Khidr, gare au S. -E. de Samâwa), à Koweït (Faylaka), en Perse (ruines de Bishapur), en Egypte (Shemeiref près Erment), en Syrie (Nayrab près Alep).

Voici maintenant quelques données sur le maqâm al-Khadir de Bagdad. Il jalonne le plus ancien repère topographique dans cette ville ; c'est un quai de pierre, sur la rive ouest du Tigre, d'origine chaldéenne (Nabuchodonosor) à l'endroit où le Tigre est le plus resserré (230 mètres). Et qui porte une mosquée moderne, où se dit la khutba, Jâmi' al-Khadir-Eliyas (ex-médressé des Suwaydî). - Il faut noter que, sur la rive Est, depuis le XVII^e siècle, les chrétiens latins ont un couvent de l'ordre des Carmes dechaux, de la province de France.

Max Von Oppenheim observe : "Khidr-Eliâs (les deux noms, ici, sont conjoints) est dit l'Eternel Adolescent. Quand un enfant bagdadien apprend à nager pour la première fois, sa mère fait flotter de petites lampes allumées sur un menu morceau de bois à la dérive : pour que Khidr-Eliâs ne garde pas l'âme de l'enfant. La croyance populaire est que Khidr-Eliâs vit lui-même dans le Tigre (survivance d'un culte d'une divinité chaldéenne aquatique ?). Pendant le choléra, j'ai vu bien des petites lampes allumées descendre le Tigre, le soir".

Voici une Note, due à J. H. , ami shi'ite de Bagdad ; je la traduis in extenso : "Khadir-Eliyas. Cette personnalité religieuse occupe une place spéciale dans les cœurs des habitants de Bagdad et du

Sud de l'Irak ; car, pour bien des gens, ce Nom est signe de bénédiction, de bien et de paix (salâh) ; tant il y a que des femmes, lorsque leur enfant tombe ou se plaint d'une douleur subite, le préservent du mal en prononçant sur lui le nom de Khadir-Eliyas. Là-bas, il y a beaucoup de pratiques référant à Elie. Des shi'ites à Bagdad croient qu'Elie survit, invisible (comme le Mahdi), aux bords du fleuve (le Tigre). Car Elie a une connexion avec l'eau. Aussi ceux qui se baignent dans le Tigre l'invoquent pour qu'il les aide, bénisse, et fortifie leurs avant-bras. Certains shi'ites du peuple, quand un des leurs est malade, le portent jusqu'aux rives du fleuve pour que Khadir-Eliyas le bénisse et le guérisse. Et certains lui vouent des objets qu'ils jettent dans le fleuve, en signe de fidélité et de gratitude. Il y a d'autres rites encore concernant Khadir-Eliyas.

Notamment le rite du vœu : chez certains shi'ites de Bagdad pour accomplir un vœu promis par la mère ou une autre. La famille entière prépare ce jour-là un plat (riz cuit, zarda, et lait). D'abord on nettoie et purifie la maison ; puis on prépare une des jolies chambres, on y met les plus beaux tapis, on y brûle de l'encens, de préférence après la prière de midi (à la prière de l'asr). Cette chambre est préparée pour un invité, Khadir-Eliyas ; avec un tapis de prière propre, sur lequel sont posés turbé, chapelet, un Coran, un miroir, et un vase plein de henné. A coté, on dépose ce dont il fera son repas : riz, miel (dabs), lait, etc... Derrière le tapis de prière, un rideau qui divise la chambre en deux ; et tout est orienté vers la Qibla. On croit que Khadir-Eliyas, après qu'on lui aura préparé cette chambre purifiée y viendra, y fera sa prière canonique, lira du Qor'ân, louera Dieu ; qu'il bénira ensuite le repas de sa main (riz, miel, lait) en y plaçant ses doigts, puis il regardera dans le miroir, et mettra un peu de henné sur sa barbe ; puis il disparaîtra de nouveau, après descente de la bénédiction sur la maison, ses habitants, et sur le repas que les habitants ont cuit la veille, et qu'ils partageront le lendemain matin entre les gens du quartier, pour que la bénédiction les atteigne aussi... Personne n'ose négliger de purifier la chambre comme faire se doit ; ni oublier quoi, que se soit ; ni y entrer avant le délai voulu (deux ou trois heures) de crainte que Khadir-Eliyas s'irrite, ne vienne pas, et que sa bénédiction fasse défaut, à cause de cela.

Il arrive qu'un malade fasse un vœu spécial à Khadir-Eliyas, soit pour être guéri, soit pour le remercier. Il va sur l'une des rives du Tigre au coucher du soleil, avec trois pièces de bois de dattier (ou plus, en nombre impair, de forme triangulaire), où il perce des trous, où il place des chandelles fixées, verticales ; puis il s'approche de l'eau, les pièces de bois à la main, prononce à voix basse son oraison et sa demande ; il allume les chandelles, puis les met sur l'eau, pour qu'elles flottent librement en s'éloignant avec le courant du fleuve ; et c'est un gracieux spectacle, au soir tombant".

Les lectures liturgiques pouvant intervenir dans la dévotion shi'ite envers Khadir-Eliyas sont prises à la sourate XVIII. Et, ce qui est fort digne d'attention, le même informateur nous signale qu'à la fin du "jeûne de la Vierge Marie" (dit aussi "jeûne des Filles", ou "jeûne muet", parce que silencieux, comme celui de Maryam au Temple, au Mihrab de Zacharie, avant qu'elle conçoive 'Isâ), après la rupture de ce jeûne (qui a lieu dans le mois de Rajab ou de Sha'ban), dans la soirée, les jeunes filles (vierges) qui ont jeûné lisent et relisent, plusieurs fois, la sourate XIX (Maryam) et la sourate XVIII (Ahl al-Kahf = sourate des Sept Dormants, où figure le dialogue d'al-Khadir avec Moïse). Les sourates XVIII et XIX sont les deux seules qui relatent des Karâmat, miracles sanctifiants (opp. mu'jizât, miracles démonstratifs : Fakhr Râzî). Il y a là une conjonction liturgique entre Marie et Elie, dans l'Islam, symétrique de la connexion géographique de la caverne des VII Dormants et de la "maison" de Marie à Ephèse, et surtout du co-patronage d'"Elie et Marie" sur l'Ordre du Carmel. Sous le signe commun du Vœu de la Virginité et du Jeûne silencieux ; car c'est dans le silence que l'âme purifiée et vouée peut concevoir la Parole divine, et s'en nourrir.

Al-Khadir étant une simple épithète ("le Verdoyant"), le nom propre qui lui est le plus fréquemment donné dans la tradition musulmane est Balyâ-b-Malkân. Il faut ponctuer "Balyâ" "Ilyâ" ; et, comme "Ilyâ" est la forme syriaque du nom du prophète Elie, dont la forme grecque est "Eliyas", l'identité primitive de Khadir et Eliyas est établie. Elle a été pourtant mise en question, tant par des musulmans (Ibn 'Arabi contre Muqâtil, Dahhâk) que par des orientalistes (Goldziher, contre Clermont-Ganneau). Chez les musulmans, la dichotomie provient de ce que l'Eliyas coranique est un prophète, et que l'on ne saurait lui faire surclasser (comme Khadir) un prophète législateur tel que Moïse. On a objecté aussi à leur identité que Khadir est préposé aux eaux, et Eliyas aux terres. Mais c'est l'eau qui vivifie la terre, Q. 21, 31, et même l'eau amère de l'océan pour sauver des naufrages, en y faisant trouver la "Source de vie", l'eau douce, le "kawkab", la "petite source Aréthuse" de la grâce, comme le disait Huvelin en parlant du rôle du directeur spirituel envers le pécheur ; ce qu'est avant tout Khadir.

Comme surnom, Khadir est appelé "Abûl 'Abbâs". Sa biographie légendaire, en Islam, est brève ; c'est un "fils de roi" qui fiancé par ordre de son père, et à deux reprises, persuade à sa fiancée de se vouer avec lui à la chasteté perpétuelle. Menacé de mort, il se cache dans une île lointaine, et y

vit immortel, ayant trouvé l'Eau de Jouvence (allusion au verset 60 de la sourate XVIII), et le don d'ubiquité, qui le met, invisiblement à la disposition de tout aspirant à la vie parfaite : fût-ce Moïse.

"Toute âme doit goûter la mort" (Qor. 21, 36) ; aussi, de bonne heure, les canonistes ont-ils, non seulement mis en doute la longévité anormale de Khadir, mais positivement affirmé qu'il était mort : "cent ans après l'hégire", affirmait Bukhârî. On a d'Ibn al-Jawrî le k. 'ajâlat al-muntazir fî hâl al-Khadir, contre la survie. De même Ibn Taymiya.

En revanche, les mystiques soutiennent, comme un article de foi, l'immortalité de Khadir. "Il y a deux choses que je hais chez les canonistes, disait Shâdhilî ; ils disent que Khadir est mort et que Hallâj est un infidèle".

Le problème de l'existence et de la survie de Khadir est capital en Islam, comme celui de l'existence et de la survie d'Elie en Israël, pour le maintien de l'espérance messianique qui se confond avec le désir du jeûne et de la chasteté en vue de la vie parfaite. Et, comme ces deux communautés abrahamiques étaient vouées à la fécondité (Gen. XXI, 11-13), il convenait qu'un recours spirituel spécial y fût réservé aux ascètes au cours des siècles de leur attente eschatologique : celui de Khadir-Eliyas. Sans la foi en l'intercession invisible et consolatrice de Khadir-Eliyas qui reste gravée au fond de la dévotion privée, tant chez les shi'ites pieux que chez les sunnites mystiques, la fameuse sentence anti-monastique "lâ rahbâniyata fî Islâm", "pas de monachisme en Islam", dont nous avons analysé ailleurs la gestation, aurait stérilisé toute la vie religieuse musulmane.

De même la foi "essénienne" en Elie, en Israël. En Chrétienté, le rôle élianique de précurseur dans la vocation de directeur spirituel, a passé d'Elie à Jean-Baptiste, à son père Zacharie (Grecs) et à Joseph de Nazareth (Latins) à cause de leur rôle auprès de la Vierge Marie. Mais il est historiquement bien remarquable que lors des Croisades, alors que saint Elie demeurait pour l'Eglise grecque le "conseiller privé des âmes de zèle", il devint par la fondation de l'Ordre latin du Carmel, le directeur spirituel privilégié de l'Eglise, l'inspirateur théologique des deux docteurs mystiques de l'Eglise catholique, saint Jean de la Croix et sainte Thérèse d'Avila. Introduisant en Occident le signe matériel musulman de l'appartenance élianique de la vocation mystique, la muraqqa'a ou froc bigarré des sùfis, - et des Carmes "bigarrés", en habit "barré de blanc et de tanné" arrivant à Paris en 1259 ; avant la dévotion au scapulaire, jumelle de la dévotion musulmane à la khirqa ; c'est à Mossoul qu'Ibn 'Arabi a pris conscience de la valeur du port externe du scapulaire, pour le privilège de la bonne mort ; ces antécédents musulmans feront peut-être revenir sur la condamnation sommaire des réalités spirituelles catholiques sous-jacentes à deux textes apocryphes célèbres dans l'histoire du Carmel, la vision de saint Simon Stock à Cambridge, et l'indulgence sabbatine de Jean XXII ; leur transmission textuelle a été démontrée fautive, mais la contemporanéité de ces conceptions musulmanes suggère qu'elles ont effectivement provoqué des méditations de ce genre chez nous.

Quoique la khadiriya soit essentiellement l'assistance spirituelle d'un être invisible, à voix basse, "dans le confessionnal du cœur", la naïveté populaire a cherché à la matérialiser (plus aisément, au fond, que la présence d'un ange, puisqu'Elie est un homme) en construisant la carte géographique des déplacements annuels de Khadir dans le monde, et en imaginant des oraisons susceptibles de le provoquer à y apparaître.

Voici comment on se représente cette survie errante de Khadir. Il réside normalement dans le Temple (Haram) de Jérusalem, dans la partie Nord du mur d'enceinte oriental (qui domine le Cédron et Gethsémani) : entre Bab al-Rahma actuellement la "Porte Dorée" (bouchée) et Bab al-Asbât. C'est évidemment pour cela que Ghazâlî vint vivre, en retraite pieuse, pour écrire sa célèbre "Ihyâ", à Bab al-Rahma (surtout qu'il n'avait voulu prendre aucun directeur spirituel) ; là où Khadir réside. Le vendredi, Khadir prie en cinq lieux, La Mekke (Haram), Médine, Jérusalem (Aqsa), Qubâ (S. -E. Médine), Tûr Sînâ (= Sinaï). Il ne rompt le jeûne que tous les deux vendredis, avec une truffe (ka'at) et du céleri et de l'eau, une fois du puits de Zamzam (La Mekke), une fois du Jubb Sulayman (Jérusalem), et il s'ablutionne à la fontaine de Siloé. Il passe le carême (Ramadan) à Jérusalem ; puis il va pour le Hajj à La Mekke, il assiste, debout, invisible, à la Waqfa de 'Arafat. Il participe alors au Concile annuel des Saints, chargé de répartir les lots de grâces (arzâq) entre les croyants durant l'année.

Ce Concile est célèbre dans la méditation musulmane, qui y place auprès de Khadir, soit des Prophètes (Idris, Jésus), soit des Anges (Mikail, Jibrail, Israfil), soit des fondateurs d'Ordres (Rifa'i, Dassuqi, Kîlânî), soit les titulaires temporaires de la hiérarchie constituée par le Ghawth, le Qutb (Pôle), les Piliers (Awtâd), les Apotropeïens (Abel). Dans ce dernier système, fort ancien, Khadir est

représenté visiblement par le "Khadir" du moment, un saint, qui meurt normalement à La Mekke, dans la cellule d'Ismaël, et est enterré par le Ghawth dans le Mizâb de la Ka'ba.

Khadir visite annuellement la Muraille (Sadd) de Gog et Magog, et la répare ; assisté d'Eliyas, selon ceux qui dédoublent Khadir-Eliyas en deux, et les font se réunir seulement pour le Hajj et la visite au Sadd ; ils se coupent réciproquement les cheveux avant les salutations d'adieu, et se donnent rendez-vous, pour le prochain Ramadan, à Jérusalem.

On voit l'importance centrale de Khadir pour la sanctification de l' Islam, pour les "parfaits", comme pour la Communauté, puisqu'il assiste à la Waqfa de 'Arafat. A côté de l'oraison, du 'â al-Sâti, qui, dite 41 fois, passe pour permettre de "voir" Khadir, Khadir a inspiré, dès les débuts de l'Islam, la prière d'intercession pour la Communauté : "Aslih", "Bonifie" la Communauté (disait Ma'rûl ; Mursî disait "Ighfir", "pardonne").

Khadir, naqîb al-awliyâ (syndic des saints) ne se choisira pourtant pas indéfiniment des substitués, des Abel : Salmân Fârisî, Bilâl, etc... A la fin des temps, Khadir reviendra personnellement avec les VII témoins privilégiés qui lui associe la sourate XVIII : les Sept Dormants d'Ephèse. Il sera à la tête de l'avant-garde de l'armée du Mandi, pour la guider jusqu'à Jérusalem et y ramener Jésus fils de Marie, selon les k. al-Malâhim ; Khadir sera alors martyrisé pour la justice (tué par l'Antichrist), comme beaucoup de ses substitués avant lui.

II. LES "CHAINES SPIRITUELLES" ET LES "FROCS" MUSULMANS REMONTANT A ELLE (KHADIR)

Conformément à la simplicité tranchante et archaïsante de l'Islam, les spirituels musulmans pensent que, de même qu'il n'y a qu'une Communauté de croyants monothéistes, celle d'Abraham (avant Moïse et Jésus), il n'y a qu'une Congrégation de saints apotopéens, celle d'Elie et des VII Dormants.

Ce qui est exact, au fond ; puisque le premier appel à la pénitence, au jeûne, aux vœux de chasteté, d'obéissance et de clôture, en Israël, avant les Esséniens, c'est l'appel d'Elie, repris, suivant "son esprit, et sa vertu" par Jean le Précurseur. Car toute règle de pénitence et de perfection est faite pour préparer la venue du Messie, hors de nous, ensuite, mais en dedans de nous, d'abord.

L'action de ce directeur spirituel invisible a commencé en Islam par des visions privées, d'abord sans conséquences collectives autres que la propagation de "hadîth qudsî", de traditions où Dieu parle à la première personne.

A côté de ces visions, accordées à des mystiques, nous avons des apparitions de "consolation", de conseil spirituel dans des catastrophes. Et c'est la longue liste des apparitions de Khadir dans la tradition shi'ite ; apparu au Prophète, puis à Fatima, sa Fille douloureuse, et à ses descendants persécutés, les Alides : à Husayn, lors du drame de Kerbela, suite de la première musîba de l'Islam (le Prophète mort intestat).

Pour revenir aux sunnites, Ibn Hajar (isâba) déclare avoir réuni 320 isnâd ("chaînes de transmission") concernant les apparitions de Khadir. Sha'râwî en a étudié plusieurs dans un livre spécial, depuis celle qu'eut le calife Omar II. Citons celles qu'eurent Kilani, Ibn 'Arabi, Shadhili avec Mursi durant un naufrage. Sha'râwî le vit au Caire, à la mosquée de Ghumari.

A partir du XII^e siècle, les apparitions de Khadir provoquent la fondation d'Ordres, et l'adoption de frocs et scapulaires spéciaux. Déjà chez Ahmad Yesewi et Hakim Ata, s'observe la transition.

Plus tardivement encore s'observe la tendance de nommer explicitement Khadir comme le véritable directeur spirituel de l'Ordre ; cela commence avec Qadîb al-Bân, de Mossoul, qui avant Ibn Hammûyê, y initia Ibn 'Arabî. Les manuels de "frocs" initiatiques (khirqa) énumèrent plusieurs Ordres issus nominativement de Khadir. Le plus illustre est l'Ordre des Khadiriya fondé en 1121/1709 par 'Abdal 'azîz Ibn al-Dabbâgh à Fès, après qu'il eut reçu de Khadir son wird auprès de la tombe de Sidi'Ali Ibn Hirzahim. D'où sont issus l'Ordre des Idrisiya de l'Assyr, l'Ordre des Emirghaniya de Khartoum, et l'Ordre, enfin, des Senoussis (Sanûsiyya) de Tripolitaine. Un de leurs chefs, S. Idrîs, passé au "service de Mammon", a été intronisé par la Grande-Bretagne "roi de Libye" ; sans que cela

fasse renoncer la majorité des Senoussis à leur zèle "élianique" contre les "prêtres de Baal" de la pénétration économique européenne (zèle du Derqâoua maghrébins contre le maraboutisme vénal de Kettani).

Il y a là un trait primitif d'Islam, maintenu par ces mystiques, la suprême guerre sainte, au nom de la transcendance divine, contre le fétichisme social du culte de l'or, contre les paix bâtarde avec les juifs et les chrétiens, auxquels l'Islam a laissé l'exercice de l'usure et de la banque (Qor. 2, 276 ; 4, 156). Protestation contre l'idéal capitaliste moderne, plus valable, certes, que la protestation communiste ; car elle est une "transposition" ici-bas de la revendication des spirituels : des exclus, volontaires du renoncement, contre les privilégiés légaux, qui se croient des propriétaires.

III. ANALYSE DE LA SOURATE XVIII DU QOR'AN (AHL AL -KAHF)

Cette sourate, la seule qui soit lue publiquement chaque vendredi, depuis plus de treize siècles, dans toutes les mosquées, au cours de l'office dit de la Khutba, par un récitant spécial, a imposé par cela même une concentration de l'attention des fidèles sur les trois thèmes apocalyptiques qu'elle renferme. A la différence de la Fâtiha et de l'Iklâs, aussi homogènes que brèves, et plus que la sourate Yâsîn, la sourate Ahl al-Kahf ouvre, sous une forme elliptique et condensée, des percées impressionnantes vers le Jugement Dernier : elle est un appel spirituel permanent d'Elie, saint Juif, et des VII Dormants, martyrs chrétiens.

Nous avons remarqué ailleurs que ce chapitre XVIII forme un ensemble littéraire homogène, homogénéisant la diversité des sources, induisant les récitants et les lecteurs à établir des "correspondances de symétrie" entre les divers thèmes de l'ensemble. Le mot "fatâ, fitya", "preux, héros" se retrouve aux versets 9 et 12 (VII Dormants) comme aux versets 59 et 61 (disciple de Moïse) ; un autre mot rare, "inducteur", le mot "ladun", référant au "secret divin", intervient à la fois aux versets 2 et 9, et 64, et 75 ; le mot "safîna", "barque", "arche", des versets 70 et 78, a influé sur le mot "bercement", "taqlîb" (v. 17) et sur le mot "bahr" (mer) des v. 59-62, 78, 83-84 ; le mot "sadd", "barrière" (v. 93) a été mis en relation avec le mot "jidâr", "muraille" (v. 76).

Il semble même que, contrairement à l'hypothèse de base de la plupart des critiques européens du Qor'ân qui cherchent à reconstituer l'ordre des versets, dans chaque sourate, suivant un ordre de "logique grecque", de logique "péripatéticienne" plutôt que "stoïcienne", c'est dans l'ordre empirique, expérimental, "illogique" de ces mots inducteurs que le textus receptus de la sourate XVIII s'est présenté à l'imagination du prophète "inspiré".

Les 110 versets se répartissent ainsi :

1. Le thème de la Caverne des VII Dormants d'Ephèse (v. 1-31 ; suivis de la parabole des Deux Jardins, v. 32-59). Caverne où les Elus se réfugient pour leur sanctification, emmurés volontaires dans la volonté divine, bercés par elle comme dans une Barque ; ils en sortent, par une Résurrection inouïe, momentanée, prémonitrice du Jugement, vengeresse.
2. Le thème de Moïse en quête de la science de la prédestination, et trouvant soudain un guide divin, que la tradition nomme Khadir-Eliyas : thème du directeur spirituel, miroir pur de la volonté divine en acte (v. 60-82).
3. Le thème de Dhûlqarnayn cherchant jusqu'aux deux bouts du monde, et enfermant le monde civilisé dans une Enceinte destinée à le défendre contre Gog et Magog (Enceinte constamment minée par les forces du mal, et incessamment réparée par les prières des saints) (v. 83-110).

La critique orientaliste a, depuis longtemps, confirmé l'origine chrétienne du thème n° 1 ; la légende des VII Dormants (ressuscités un moment vers 446 de notre ère) a été répandue par les missionnaires en Arabie, et a été, dans le Qor'ân, l'argument essentiel pour attester la réalité de la Résurrection à venir (puisque la mort du Christ y est mise en doute) ; on notera qu'elle figure dans les sermons en syriaque attribués à Jacques de Saroug, à côté du Roman d' Alexandre (voir plus loin).

Le thème n° 2 commence par la résurrection d'un poisson déjà frit ; réminiscence du vieux symbole chrétien "Piscis assus, Christus passus", provenant de la source grecque qui est à la base du

thème n° 3, le "roman d'Alexandre" du Pseudo-Callisthène ; et il expose un apologue populaire prédestination, classique chez les folkloristes (n° 759 de la classification Aarne-Thompson : "God's Justice vindicated"), remontant au texte sapientiel assyrien d'Ahikan, (cité par ailleurs, sous le nom de Loqmân le Sage, dans la sourate XXXI) ; où un Ange emmène un ermite et le fait assister à des fautes, des crimes même contre l'hospitalité ; l'Ange explique à la fin à l'Ermite indigné, pourquoi Dieu lui a commandé ces actions scandaleuses. Dans la sourate XVIII, l'Ange anonyme a été identifié par la tradition musulmane avec Khadir-Eliyas, et nous dirons plus loin ses commentaires, concluant à l'obéissance passive au directeur spirituel.

Le thème n° 3, Dhûlqarnayn (identifié à Alexandre, qui porte sur ses monnaies les "qarnayn", les "deux cornes" d'Ammon) décrit les expéditions d'un conquérant, d'abord à l'Extrême Occident, puis à l'Extrême Orient, et, enfin, entre deux montagnes, où il bâtit une Muraille protectrice contre les barbares Gog et Magog. Le "Roman d'Alexandre" arabisé, dont provient ce thème, associe Khadir-Eliyas à Alexandre Dhûlqarnayn, comme un vizir à un roi, lui fait trouver l'"Eau de Jouvence", qui rend immortel, grâce au signe du poisson ressuscité ; Khadir seul en boit. On remarquera que l'"Eau de Jouvence" réfère à un autre mystérieux archétype folklorique, à l'Amrita (ou ambroisie) des premiers Aryens, et au Roman akkadien et peut-être sumérien de Gilgamesh (et Eabani). Des commentaires shi'ites extrémistes anciens parlent de Khadir dans l'Océan des Ténèbres et à la Source de Vie. Quant aux peuples désignés par la Bible comme "Gog et Magog" (cf. Qor. XXI, 96), dès avant le IX^e siècle de notre ère, ils sont décrits comme "des visages de cuir doublé, tels des boucliers, yeux petits, nez aplatis", et identifiés aux Turcs, dont nous avons dit ailleurs le rôle dans l'histoire eschatologique de l'Islam, surtout depuis leurs deux prises de Bagdad, par Togril Beg et par Houlagou ; après qu'ils eurent enfoncé la Grande Muraille d'Alexandre, du Khorasan, et de Derbend, à l'Est et à l'Ouest de la Caspienne. Ces événements ont avivé l'attention des croyants à la lecture hebdomadaire de la sourate XVIII dans les mosquées, étendant la présence protectrice de l'Esprit élianique, de la Khadiriya, à toute l'histoire d'avant et après Muhammad, auprès duquel un Compagnon, Salmân, joua le rôle de Khadir quand il lui fit opposer comme un Mur, la Tranchée (Khandaq) aux assiégeants de Médine.

Dans toutes ses apparitions historiques, Khadir est le directeur spirituel. Aussi est-il bon que nous insistions sur les trois actes typiquement scandaleux par quoi Khadir fait perdre patience à son compagnon le prophète Moïse ; en coulant le bateau où ils avaient embarqué ; en assassinant un enfant ; en réparant un mur dans une cité où on leur avait refusé l'hospitalité. Khadir explique les pourquoi : il a coulé le bateau, parce que les bateliers pauvres à qui il appartenait allaient être capturés avec lui par un roi pirate ; il a tué l'enfant pour qu'il ne devienne pas ingrat envers ses parents qui étaient bons et obtiendraient de Dieu un autre fils, plus pur et plus affectueux ; il a réparé le mur, pour que les deux enfants (orphelins) de son ancien propriétaire trouvent en-dessous un trésor. Les commentateurs non mystiques, que toute la sourate XVIII embarrasse fort, ont essayé d'expliquer que ce "Moïse" ne pouvait pas être le prophète d'Israël, parce que l'anecdote prouverait que l'état de sainteté (Elie) est supérieur à l'état de prophétie (Moïse). Ce qui est en effet suggéré par le contexte : la Grâce transcende la Loi. Les commentateurs mystiques sont plus intéressants : Hallâj, notamment, qui fait remarquer que Khadir emploie successivement trois personnes verbales dans son dialogue avec Moïse : aradtu, aradnâ, arâda Rabbuka : "j'ai voulu, nous avons voulu, ton Seigneur a voulu" ; "j'ai voulu" (couler le bateau) indique les étapes de l'union mystique : d'abord prise de possession divine inspirant le "je" ; puis "nous avons voulu" que ses parents" = communication avec Dieu par le langage ; enfin "ton Seigneur a voulu qu'ils trouvent" = retour à la prise de conscience de l'omnipotence divine ; car se rapprocher d'une chose en posant (par l'intellect) deux "ego" (d'elle et de moi) comme distincts, c'est s'en écarter ; tandis que s'en rapprocher par elle, en elle, c'est vraiment lui devenir proche". Hallâj décrit ici une sorte de décentrement mental, une évasion de l'esprit hors du spatial dans l'idéal, parce que hors de "moi" égoïste ; ce qui est le sens même de tout conseil de directeur spirituel.

On remarquera, à ce propos, que les trois actes scandaleux de Khadir semblent commis contre l'hospitalité (diyâfa, dakhâla, ijâra) ; avec une force singulière, la tradition musulmane condense les huit oeuvres de miséricorde de la Chrétienté en une seule, l'hospitalité abrahamique, où le conseil du directeur spirituel nous fait trouver dans l'hôte, Dieu même, ce qui est le signe même du Jugement, selon la parole du Christ (Matth. XXV, 34-46).

On retiendra que la physionomie musulmane d'Elie simplifie à l'extrême le type de la Sainteté. En incessante circulation, dans l'espace, comme dans le temps. Aussi insaisissable qu'infixable matériellement (guère plus "incarné" qu'un Ange en ses apparitions). Un homme, pourtant, mais dégagé de toutes ces implications charnelles qui privent une âme humaine ordinaire de "communiquer", après la mort, avec le monde d'ici-bas, "de faire du bien sur la terre". Dégagé par l'ascèse, le célibat, la prière incessante vers la Transcendance divine.

Ce n'est pas une simple personnalisation d'un archétype de sainteté. "Ali Wafâ († 1398) le pensait, quand il écrivait que "chaque saint entend dans la voix d'un Khadir la projection de l'esprit de sa propre sainteté, comme chaque prophète perçoit dans la forme d'un (Ange) Gabriel l'esprit de sa propre mission prophétique, perceptible à ses sens, non à son âme sensible. Tandis que la voix de Khadir est un conseil suave qui persuade le cœur du saint (union mystique). Car, selon la sentence dite par Hallâj à Shibli : "les états mystiques sont constatés par les prophètes, sans qu'ils en soient transformés ; tandis que ces états transforment les saints sans que ceux-ci les constatent".

Ce n'est pas simplement l'archétype idéal, c'est la personnalité immortelle, définitive d'Elie qui agit comme directeur spirituel dans ses apparitions aux vivants d'ici-bas qu'elle guide ; apparitions qui ne se manifestent pas, comme celles des Anges, dans des domaines nombrés conditionnels de cyclisme astral selon les lois naturelles, dont les Anges sont les gardiens, - mais dans des domaines liturgiquement dénommés, de futurs libres, constitués par ce qu'on appelle des vœux : invoquant des Noms sacrés.

Et c'est en cela qu'on ne peut dénier à la langue arabe du Qor'ân la marque de l'inspiration. Elle n'y est pas tant à cause de ses mots "légiférants", empruntés à l'araméen, chrétien ou israélite, et "archaïsés", puisque l'arabe est la plus archaïsante des langues sémitiques. Elle y est parce que l'arabe coranique, sous la pression de l'angoisse de l'exil de déréliction, dans son acte de foi monothéiste livre à Dieu seul (Qor. 72, 22), recourt par la voix de circoncis exclus, à l'invocation de Noms antiques inséparables de leur bref cadre historique, comme des proverbes, inducteurs de sacré, sauveurs : comme Abraham, Moïse, Jean, Jésus fils de Marie. Invoqués, non pas comme dépositaires de textes législatifs authentiques, mais comme témoins de grâces privées, individuelles. Invoqués, parce que la Tradition orale, à côté de la Loi écrite, transmet une expérience collective de certaines prières prégnantes de liturgie (lex orandi, lex credendi). On néglige trop souvent la "légende populaire", parce que non canonique ; les Apocryphes, dont l'inspiration n'est pas garantie, charrient des grâces dévotionnelles insignes, d'où chez les Chrétiens, des offices liturgiques (la Présentation N. D.) et des définitions dogmatiques (l'Immaculée Conception) ont germé. Et le Qor'ân est farci d'Apocryphes évangéliques ; le vœu de sainte Anne, c'est l'Immaculée Conception (Qor. 3, 31) ; le Mihrab de Zacharie, c'est le lieu de la Présentation N. D. ; l'émulation des Anges à servir Marie au Temple (Qor. 3, 39), c'est la "Regina Angelorum", presque la Théotokos. L'acharnement des critiques nominalistes à disséquer les Apocryphes sur quoi la sourate XVIII est fondée, Sept Dormants d'Ephèse, Voyage mystérieux et Muraille d'Alexandre, l'Ange qui scandalise l'Anachorète, provient de leur incompréhension de cet infra--rationnel de l'imagination où la grâce sanctifiante pénètre par la vocation, quand elle sanctifie un cœur. Ce n'est pas par les œuvres d'obligation (faraid), c'est par les œuvres surérogatoires (nawâfil de dévotion privée) que Dieu attire les âmes à sa proximité. Un des plus anciens hadîth mystiques, le hadîth al-taqarrub bi'l nawâfil ("le rapprochement vers Dieu par les œuvres surérogatoires") l'enseigne formellement. L'amitié divine n'est pas le fruit de l'observance littérale, mais de l'hospitalité inconditionnelle où l'âme accueille le passant, l'étranger, au nom du Dieu invisible, qui le lui envoie ; non sans la scandaliser, souvent : comme Khadir scandalisa Moïse, selon la sourate XVIII.

IV. CONCLUSION

Avant et après le premier avènement du Christ, le prophète Elie demeure un signe essentiellement juif, qui survole non seulement la Chrétienté et l' Islam, mais toutes les tentatives que le peuple juif essaie pour n'être qu'une nation comme les autres, comme les goim. Elie demeure, au-dessus de Moïse, son guide d'ici-bas, le Guide d'Israël vers l'au-delà. Signe d'ha-Tikvah, de l'espérance du peuple élu au sens le plus haut, de l'Espérance en une réalité spirituelle suprême. Il est la source de l'expansion, à travers le monde entier, de cette vertu théologale esseulée, comme loin de la foi et de la charité, chez tous les pauvres et chez tous les abandonnés, errant en terre d'exil, parce que leur Maison d'Hospitalité n'existe que dans l'au-delà ; et qu'on ne peut s'en rapprocher que par la pauvreté volontaire et l'abandon du cœur aux terribles exigences du Juge ; à travers toutes les catastrophes, jusqu'à la consommation de toutes les apocalypses.

On a dit que le temps était le nombre du mouvement ; on peut aussi le définir selon la pensée profonde d'un Juif arabe, Abulbarakât, la mesure pour chaque être, de son existence. Le temps, pour les pauvres et les abandonnés, est l'espérance en une apocalypse de justice terrible, régénératrice ; leur temps d'ici-bas entre donc en rapport avec des durées plus hautes, que l'histoire telle qu'on l'écrit d'ordinaire, néglige : d'abord le temps cyclique, l'aevum angélique, qui formule le rapport des espoirs insatisfaits, perdurables, avec le temps d'ici-bas où elles coexistent. Puis, au-dessus, la perennité

sainte, où s'établit, entre toutes les espérances perdurables, un rapport de vérité qui les réalise pour toujours.

Elie n'est pas seulement une créature périssable, un être limité par le temps d'ici-bas, - son esprit reparaît, en archétype cyclique, pour raviver les espérances des pauvres, des pauvres volontaires surtout, en la justice - ; car son Ascension inimaginable, qui le fait invoquer, dans la recommandation de l'âme, aussi bien en Israël qu'en Chrétienté, en tête de la liste de nos intercesseurs dans l'agonie, est ce privilège d'immortalité accordé à Israël seul, comme gage de la résurrection hors du sheol, et comme promesse de salut à ceux qui meurent cloués à la croix infâme.

Reprenons d'un peu plus près ces textes hébraïques (et latins des catacombes romaines) de l'ordo commendationis animae. Ils sont issus de la vieille liturgie juive du Jeûne, ils émanent de milieux congréganistes où l'on a mis en commun une espérance en l'au-delà. Les noms, inducteurs d'espérance, des personnes invoquées, ne contiennent pas ou peu de ces personnages historiques bien "établis" ; ou, s'ils évoquent des personnages d'une physionomie précise, c'est à propos d'un événement bizarre, aberrant, préternaturel, de leurs vies : la fiancée Sara sauvée d'Asmodée, Tècle sauvée du feu (c'est la dernière nommée chez les chrétiens, ce qui atteste, pour moi, toute l'importance surnaturelle de cette Sainte dite "apocryphe"), la chaste Susanne, les trois jeunes gens dans la fournaise, Hénoc et Elie ravis au ciel, Lot sauvé de Sodome flambante. Ces noms jalonnent, dans l'histoire d'Israël, les percées du peuple élu vers son éternelle Patrie. C'est l'histoire de l'espérance humaine, bien plus que les conquêtes terrestres de Josué ou que celles de Salomon.

La liste des intercesseurs "élianiques" énumérés ainsi dans la "recommandation de l'âme" réfère à des personnages d'historicité mal établie, documentairement, mais mystérieusement confirmée par l'exaucement des malheureux, à qui ils ont rendu l'espérance, avec une force spirituelle triomphant de la mort physique. Car il n'y a d'espérance que de l'au-delà, et Elie y est arrivé, sur le seuil, avant les autres ; avec Hénoc. Et cela vaut, non seulement pour les trois monothéismes abrahamiques, mais pour toute l'humanité où ces trois cultes ont diffusé.

L'espérance, chez Elie, masque sans les quitter les deux autres vertus théologiques ; la foi, d'abord, puisque la "foi est la substance des choses espérées" et que la foi d'Elie est capable de ressusciter des morts ; la charité, ensuite, puisque chez Elie, elle n'est pas encore union béatifiante, mais Désir, plein de crainte pudique, de la vision divine de l'Horeb "où il se couvrit la face en présence de Dieu". Ces deux traits se retrouvent dans la physionomie d' Elie en Islam.

Melchisédech, avant Elie, demeure encore délimité par la Loi et le Sacrifice, et les Chrétiens sont fils d'Abraham par Melchisédech.

Mais Elie outrepassa la race, et transfigure la Loi. Dès cette vie, Elie est signe d'espoir en l'au-delà, par les vœux, de virginité et de silence, par la discipline du jeûne. Son glaive traditionnel est ce "glaive de l'Esprit", qui scinde l'âme du corps : c'est aussi le "glaive de la transverbération carmélitaine", qui scinde l'âme féminine de la Vierge adorante d'avec le Cœur percé où naît la Communauté des Elus, avec tous ses fils d'adoption, c'est le "glaive d'immolation suprême pour l'humble Vierge de transcendance". Marie, au Carmel, est toute consumée, transparente, abîmée, anéantie par l'imminente venue du Messie qui se formera en Elle ; ce n'est pas encore la Reine Triomphante de la Paix Immaculée. Pour qu'Elle puisse venir régner en ce monde de péchés et de supplices, Elie témoigne que le salut ne peut s'opérer qu'après une purification préalable, par le sang et par les larmes. Un fils du "Verdoyant", saint Jean de la Croix, enseigne que, dans "la nuit secrète et obscure" de sa Recherche théologique, l'âme n'obtiendra rien si elle ne s'avance "vide de toute possession et appui, vêtue du pourpoint vert de l'espérance, car c'est l'espérance qui émeut et surmonte". Elie a fait la guerre, de façon impitoyable, comme symbole de cette "guerre sainte suprême", "jihad akbar" que tout ascète doit mener contre lui-même, où tout mystique doit mourir pour accéder à la Vision du Visage Radieux, ensanglanté, de son Juge. Le charisme prophétique, chez Elie surtout, ne se limite pas au dévoilement serein des paysages futurs, il fait exploser le présent, axialement, dans un "flash".

Paris
Louis MASSIGNON

